

ETC



## Claudie Gagnon — la prose des objets

Claudie Gagnon — *Triturer le temps*. Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe. 24 mars 2007 - 6 mai 2007. Musée d'art de Joliette, hiver 2008

Julie Bélisle

Number 80, December 2007, January–February 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35081ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

### ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Bélisle, J. (2007). Review of [Claudie Gagnon — la prose des objets / Claudie Gagnon — *Triturer le temps*. Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe. 24 mars 2007 - 6 mai 2007. Musée d'art de Joliette, hiver 2008]. *ETC*, (80), 54–58.



Saint-Hyacinthe

## CLAUDIE GAGNON — LA PROSE DES OBJETS

Claudie Gagnon — *Triturer le temps*, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe, Saint-Hyacinthe, 24 mars 2007 — 6 mai 2007. Musée d'art de Joliette, hiver 2008.

vec l'exposition *Triturer le temps*, présentée au printemps dernier au centre Expression à Saint-Hyacinthe, la commissaire Mélanie Boucher signait une exposition à caractère rétrospectif venant souligner les vingt ans de carrière de Claudie Gagnon, une artiste qui est sans contredit l'une des figures les plus originales de la scène artistique québécoise. La commissaire y proposait une première synthèse de la pratique de l'artiste, n'hésitant pas, pour ce

faire, à sortir du parcours balisé de la présentation chronologique. Entremêlant plutôt des œuvres qui ne se suivent pas nécessairement dans le temps, elle a permis au travail de Gagnon de prendre un nouveau sens grâce à son redéploiement dans l'espace. Ainsi, le parcours de l'exposition se terminait avec les toutes premières œuvres produites par l'artiste, qui, de manière récapitulative, annonçaient déjà tout l'œuvre à venir. En effet, les collages et les objets-sculptures contiennent les thèmes qui vont devenir récurrents dans

et verrerie. Objets en verre, eau, cristaux, miroir, textile, tables, éclairage; 226 x 81 x 555 cm (dimensions d'exposition). Collection de l'artiste. Photo : Daniel Roussel



la production de l'artiste (la déclinaison du motif du couple, les associations oniriques, l'usage d'objets du quotidien). De même, les œuvres de papier permettent de comprendre et d'entrevoir comment a pu se poser le choix de la tridimensionnalité chez l'artiste, les installations cumulatives et les tableaux vivants venant incarner un même univers.

Mais *re-présenter* le travail de Claudie Gagnon demande un minutieux exercice de reconstitution, car l'artiste a pour habitude d'amé-

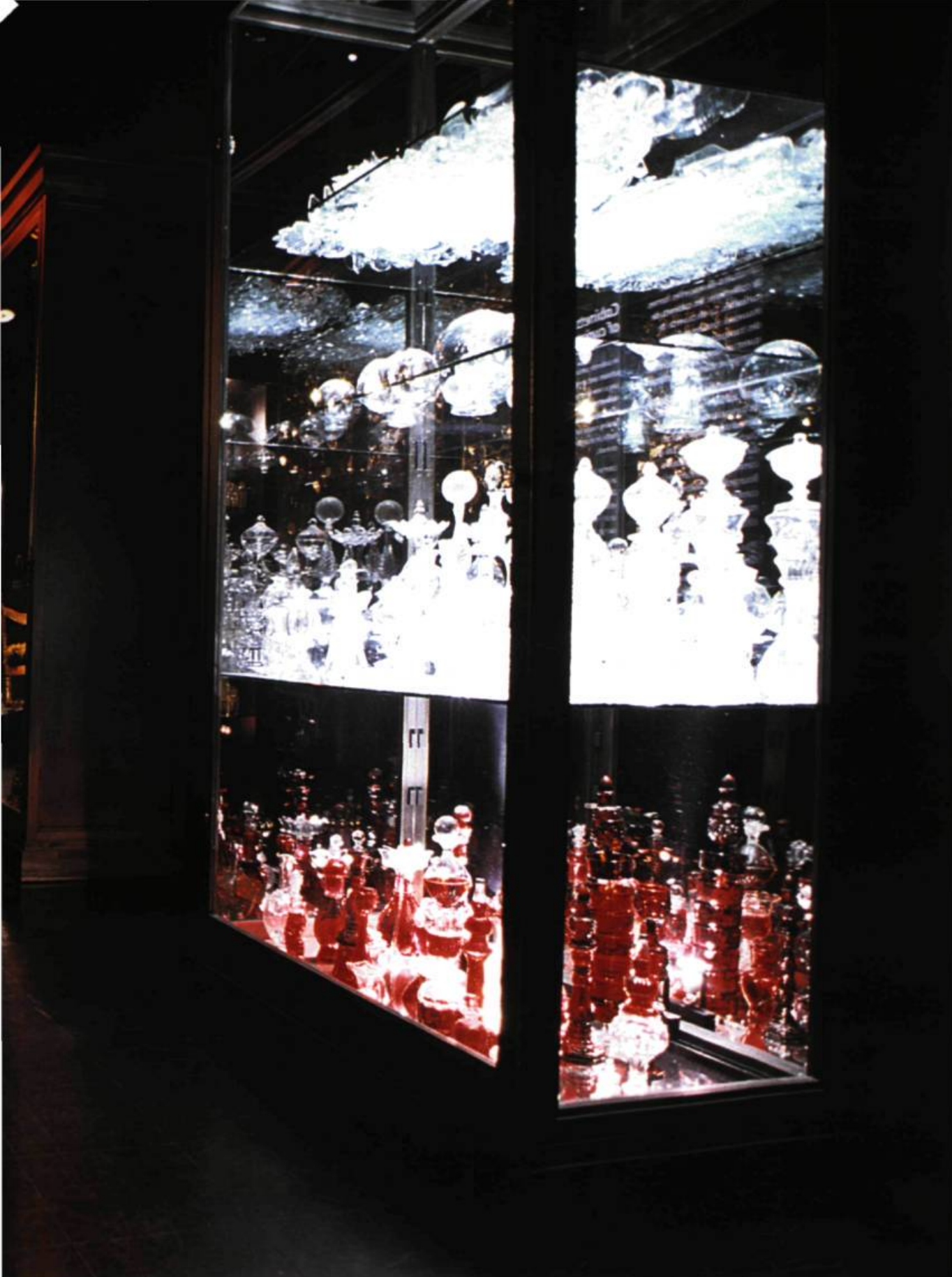
nager ses œuvres dans le contexte de lieux réels (appartement, fabrique, grange) qui en constituent, pour ainsi dire, une partie de l'essence. C'est en fait un véritable tour de force que de réaménager des installations produites *in situ* dans la blancheur d'une salle d'exposition – l'espace consacré de l'art apparaissant du coup situé à la frontière du réel et même en dehors de celui-ci. Si l'exposition en contexte muséal fait perdre la patine du lieu d'apparition des œuvres, peut-être gagnons-nous au change, finalement, en ayant



dès lors la possibilité de voir pour la première fois un ensemble significatif d'œuvres de l'artiste réunies en un même lieu. Un constat qui permet de souligner combien l'œuvre *ré-exposée* devient, d'une certaine façon, un facsimilé. Car, bien que l'artiste ait conservé une partie importante de ses matériaux, il reste qu'elle a dû effectuer une recherche sur sa propre production pour en retrouver des élé-

ments disparus et, parfois, introuvables – le marché des objets et de l'alimentation se renouvelant plus rapidement que nous ne le faisons !

La matière des œuvres de Claudie Gagnon, ce sont donc les « choses » tirées du quotidien, ces objets déchus qu'on a rejetés pour les remplacer par des articles fabriqués au goût du jour, qu'elle



Claudie Gagnon, *Cabinets de curiosités*, 2000. Quatre des huit cabinets d'origine reconstitués en 2007. Sculpture installative.

Bois, plexiglas, verre, poussières, textile, métal, éclairage, objets divers et matériaux divers; 280 x 134, 5 x 69 cm [chacun]. Collection de l'artiste. Photo : Ivan Binet

utilise comme un alphabet et qui sont recyclées d'œuvre en œuvre. *Triturer le temps* mettait le visiteur en contact avec l'univers de brocante si caractéristique de l'œuvre de l'artiste, les pièces réunies étant composées d'un nombre effarant d'objets, dont certains sont comestibles. Bien que le spectateur puisse toujours les reconnaître, ces objets s'inscrivent dans des compositions où l'espace du quo-

tidien reproduit est envahi, tapissé, détourné, comme ce tapis en sucre brun dans *La Cuisine*, cette baignoire remplie de boisson aux fraises dans la *Salle des délices* ou ce lit déposé sur un sol où germent des pousses de blé, dans *Sans titre*.

L'univers de la demeure dans son rapport au cycle de l'existence et comme endroit où s'effectue la traversée du quotidien est un



terreau symbolique fertile pour l'artiste. En témoignait la première partie de l'exposition, qui présentait les diverses pièces dont toute maison est normalement constituée – cuisine, salle à manger, salle de bain, chambre à coucher. Les images que font naître les œuvres semblent appartenir à un imaginaire de contes de fées déjantés, où se retrouvent des biscuits qui ne sont plus vendus au supermarché et tout un bric-à-brac provenant de commerces de « seconde main », des vêtements de baptême, des bocaux de poussières, une profusion d'ustensiles, des dizaines d'horloges, ou encore, un lustre monumental. Au son d'un carillon aux accords de verroterie, le visiteur pénètre dans un monde dense qui, bien que rattaché à l'espace de la vie quotidienne, apparaît comme celui d'un rêve éveillé

par l'agencement et la configuration des objets qui le meublent. L'artiste crée un univers qui est celui de l'intérieur, c'est-à-dire celui de la maison qui en vient à nous contenir. La fixité des choses laisse néanmoins deviner l'action, l'appelle en quelque sorte, car tous les objets, ustensiles et mobiliers sont réunis comme s'ils étaient maniés par des protagonistes qui sont soudainement sortis faire un tour. Claudie Gagnon opère dans une zone qui semble située hors du temps, prise entre le merveilleux et le quotidien, où il devient possible dès lors de voir un réfrigérateur dont la porte ouverte laisse dégringoler une montagne d'œufs. Ainsi, l'artiste prend la figure d'une discrète chiffonnière qui récupère et dispose avec minutie tous les menus objets rejetés et brisés qu'ensuite elle abandonne dans ses œuvres, pour en dernier lieu les reprendre et les ranger ailleurs. Elle met en installation ce qui parsème la vie de chacun, créant une œuvre enchâssée dans le « réel ».

La deuxième partie de l'exposition faisait place à l'œuvre *Cabinets de curiosités*, reconstituant quatre des huit gigantesques cabinets de l'œuvre originale, présentée dans l'exposition *Métissages* (2000), dont Robert Lepage était le commissaire. Si le motif de la demeure pouvait être vu comme un symbole de vie, celui du cabinet devient symbole de mort, l'expérience du monde reproduite précédemment se retrouvant maintenant logée dans des présentoirs. Le cabinet, en tant que meuble de rangement, a en effet la capacité d'enfermer le temps, tandis que les objets qu'il contient (vêtements associés à divers rites de passage, poussières, verre brisé, horloges) en symbolisent par leur nature le passage. Une forme de préservation de la petite mémoire ressort de l'œuvre, dans une manière qui rappelle quelque peu celle d'un Christian Boltanski de par l'usage

d'objets qui sont communs à tous. En dehors de leur fonction première, les objets ont une « fonction primordiale de vase qui est de l'imaginaire », disait déjà Jean Baudrillard, et sont ainsi le reflet de toute une vision du monde. Dans les *Cabinets*, ils prennent un caractère anthropomorphe et incarnent des liens affectifs.

La démarche qui sous-tend les pièces de Claudie Gagnon est celle d'un travail conçu pas à pas, et dont la force réside en partie dans la patience du « faire ». Le processus d'accumulation que met de l'avant son œuvre montre donc comment la création implique de colliger toutes sortes d'images, de formes et d'objets qui viennent à constituer une base de données, un échantillonnage, dans le dessein de produire une œuvre plastique. Les accumulations de l'artiste appellent la quantité, elles sont un mode d'intelligibilité et de création qui procède à partir de ce qui existe déjà. L'œuvre ainsi faite tente d'une manière générale de se substituer au réel, pour en offrir une autre version. L'accumulation renverrait d'ailleurs à un attachement profond aux choses, contrairement à la consommation, où l'on dispose de ce qu'on a acquis après son utilisation. Une telle collecte a donc des chances de s'intéresser au commun, au trivial, au déjà fait et à ce qui a servi.

Le gigantesque ensemble que nous livrait l'exposition renvoie ainsi à une pratique qui adopte les mesures nécessaires pour empêcher la dégradation du « réel ». Et, dans cette optique, elle soulignait le rassemblement matériel que génère toute collectivité autour d'elle, où l'être humain, selon cette idée, change peut-être moins que ce qui l'entoure. *Triturer le temps* nous exposait aux objets qui, comme l'écrivait Honoré de Balzac, nous encerclent.

JULIE BÉLISLE

**Julie Bélisle** détient une maîtrise en muséologie et travaille à la Galerie de l'UQAM depuis 2004. Elle poursuit des études de doctorat en Histoire de l'art (UQAM). À titre d'auteure et de commissaire, elle a publié des textes sur différents artistes québécois, a monté en co-commissariat l'exposition *Basculer* (2007), présentée à la Galerie de l'UQAM, ainsi que *La science dans l'art*, une exposition en ligne réunissant 32 artistes canadiens. Elle assumera prochainement le commissariat d'une exposition sur le travail de l'artiste Monique Régimbald-Zeiber.